



**HELMUT  
BERGER**  
autoportrait

70<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE

Propos recueillis par  
**Holde Heuer**

S É G U I E R



**HELMUT  
BERGER**  
autoportrait

•

**70<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE**

•

Propos recueillis par  
**Holde Heuer**

•

Traduit de l'allemand par Lars Kemper



**HELMUT  
BERGER**  
autoportrait

•

**70<sup>e</sup> ANNIVERSAIRE**

•

Propos recueillis par  
**Holde Heuer**

**S É G U I E R**

Conception graphique : Moshi Moshi studio, Paris

Couverture : Au milieu des années 1960 lors d'un shooting pour le magazine *Vogue*.

Photographies (dont le crédit n'est pas mentionné) et couverture :

© Hey! Publishing

Originellement : © Ullstein-Verlag gmbH & Co

ISBN : 978-2-8404-9691-5

© Éditions **S É G U I E R**, Paris, 2014

Séguier : 3, rue Séguier – 75006 Paris – 01 55 42 61 40  
contact@editions-seguier.fr

---

Catalogue en ligne : [www.editions-seguier.fr](http://www.editions-seguier.fr)

S É G U I E R

.....

« Faire du travail d'analyse une fiction élaborée »

ROLAND BARTHES

.....



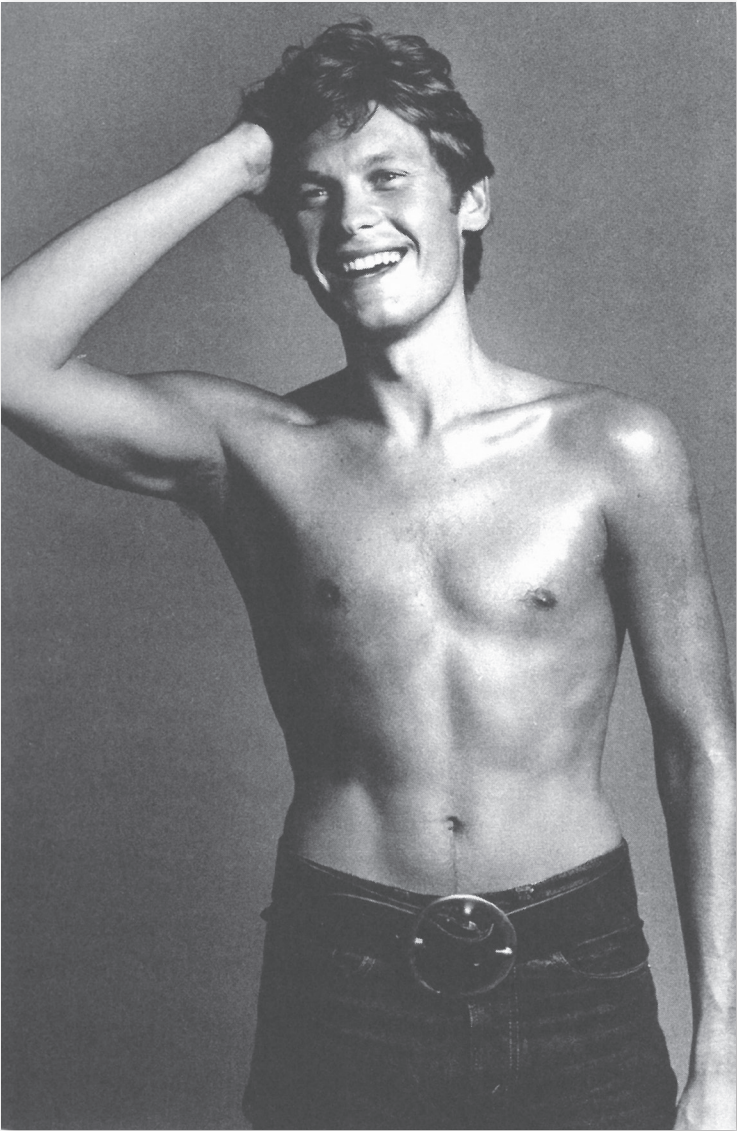


---

Ce livre est une traduction de l'ouvrage allemand  
*Helmut Berger : Ich, die Autobiographie*, paru en 1998  
aux éditions Ullstein-Verlag.

Le dernier chapitre,  
« L'année 2014, Bonello, Saint Laurent et moi »  
a cependant été écrit pour les besoins  
de cet ouvrage.

---



• Lors d'un shooting pour le magazine *Vogue* •

C'est vrai, la vie m'a beaucoup gâté. Et à ceux qui ne retiennent que les scandales qui l'ont jalonnée, j'indique qu'ils rejoignent la liste des gens que j'ignore souverainement.

Ce livre revient au grand réalisateur Luchino Visconti.  
Peut-être qu'une fois parvenus à sa dernière page,  
les lecteurs auront compris que le monde n'est pas seulement  
rond et que le seul élixir de vie que je connaisse, c'est l'amour.

Je voudrais remercier ici tous ceux dont le nom apparaît  
dans ce livre, mais aussi, bien sûr, Holde Heuer.



# I

•

## LA GRANDE ASPIRATION DE MA VIE : JE VEUX ÊTRE AIMÉ

J'ai besoin d'amour! *Avete capito?*

Ma vie entière a tourné autour de ce désir d'être aimé.

Ceux qui me côtoient connaissent ma redoutable ambivalence : je peux être l'homme le plus gentil, comme le plus désagréable. Celui qui a fait l'expérience de ce dernier aspect de ma personnalité ne l'oublie pas. Pas plus Alain Delon que Marisa Berenson ou Richard Burton.

Delon voulait vraiment me prendre le grand amour de ma vie, le cinéaste de génie, le si spirituel, le tendre et élégant Luchino Visconti. Delon n'avait rien à offrir, il voulait juste les meilleurs rôles. Il était jaloux de moi et enviait mon succès. Pour servir ses fins, il alla jusqu'à utiliser son fils Anthony. Il lui faisait écrire des mots d'amour à Visconti, avec son écriture d'enfant. Mais j'ai ruiné ses plans.

Un jour, Delon nous rendit visite. J'ouvris la porte et, pour l'énerver, je lui demandai quel était son nom. Prétextant ne pas le connaître, je lui claquai la porte au nez.

Je sus immédiatement qu'il allait recourir à tous les moyens pour faire avancer sa carrière. Ce fut l'alerte rouge car, bien évidemment, je craignais aussi pour ma relation avec Visconti.

Delon ne se démonta pas et sonna à la porte comme un enragé.

Ce fut finalement le majordome de Luchino qui lui ouvrit. Il le laissa entrer et annonça la visite à Visconti. Luchino le reçut au salon. Énervé, je courus dans le dressing de Luchino pour y prendre tout son liquide. Je me fis alors conduire en ville par le chauffeur dans la Rolls-Royce pour faire les magasins et calmer la colère que l'impertinence de Delon avait déclenchée.

Le soir, j'expliquai mes craintes à Visconti et lui demandai de tenir dorénavant ses rendez-vous professionnels avec le Français à l'hôtel, si ceux-ci étaient vraiment nécessaires. Peu de temps après, quand de nouvelles lettres de Delon contenant des déclarations d'amour cachées arrivèrent à la maison, je posai un ultimatum à Visconti. Non, je ne serai pas un cocu consentant !

C'est quand même incroyable : un père dictait ses déclarations exaltées à son fils de sept ans ! J'ai tout fait pour que Visconti n'ait plus jamais à travailler avec Delon. Il avait été chanceux par deux fois et c'était bien assez. Les films *Rocco et ses frères* et *Le Guépard* avaient été tournés avant ma relation avec Luchino. Même les amis de Delon se retrouvèrent rayés des listes de distribution. On peut le dire : je me suis bien occupé de son cas.

Pour parachever ma vengeance, je baisai Nathalie, la femme de Delon. Je l'appréciais en effet beaucoup. Nous nous amusâmes à trois avec Maria Schneider, devenue célèbre aux côtés de Marlon Brando dans *Le Dernier Tango à Paris*. Mais un acteur a besoin d'une large audience pour être vraiment heureux. Je contactai donc une amie journaliste pour lui raconter des détails croustillants et fis en sorte qu'ils arrivassent aux oreilles du cocu et du public. Je voulais que tout le monde sache qu'il est dangereux de se frotter à moi.

Glenda Jackson, avec laquelle j'ai tourné en 1975 *Une Anglaise romantique*, du réalisateur Joseph Losey, me chercha, elle aussi. Bah ! En tant que membre respecté de la Royal Shakespeare Company,

elle me prenait pour un mignon, pour un petit mannequin du continent. Elle commença par m'ignorer et quand elle vit que ça ne me dérangeait pas plus que ça, elle me demanda, toute douceuseuse, de répéter avec elle. Nous jouâmes une scène. Ce fut fantastique. Ça marcha comme sur des roulettes. Avec un bon rythme bien chaud.

Mais au cours du tournage elle joua différemment. Elle ne respecta aucune directive et m'écrasa. Elle voulait manifestement me déstabiliser. Et cela pour une seule raison : la jalousie. L'actrice anglaise — à l'époque surtout connue pour ses rôles au théâtre — était jalouse de mon succès mondial avec *Les Damnés* et *Ludwig ou le Crépuscule des dieux*. Elle voulait me ridiculiser devant l'équipe de tournage.

Mais ses tentatives furent vaines, car au lieu de succomber à la colère, je réagis avec des compliments doux et enchanteurs : «Tu es exceptionnelle Glenda. Simplement sublime ! Je vais le dire à Luchino aujourd'hui même.» Nous tournions à Londres à ce moment-là, avant de partir pour Monaco. Tous les acteurs du film, dont Michael Caine, furent impressionnés par mon self-control. Glenda ne recommença pas. Comme si souvent, nous devînmes une vraie famille de tournage. Dans le travail je ne tolère pas les sentiments et m'astreins à une discipline de fer. Pourquoi serais-je devenu acteur, si je ne savais pas jouer avec mes sentiments selon les besoins ?

Lors de la fête de fin de tournage, Glenda m'offrit un livre sur Gustav Klimt, le peintre autrichien de l'Art nouveau. Avec la dédicace : *You don't go to the museum, so the museum comes to you*<sup>1</sup>. C'était certainement de la méchanceté. Je ne suis quand même pas totalement débile. Autrichien de naissance, je connais évidemment nos reliques nationales sur le bout des doigts, y

---

1. Tu ne vas pas au musée, alors le musée vient à toi.

compris Klimt. Quelle impudence ! J'ai offert le livre au portier de l'Hotel Savoy à Londres en guise de pourboire, non sans m'être assuré que Glenda l'apprenne.

Marisa Berenson aussi eut le droit de goûter à l'amertume de ma vengeance quand elle essaya de me rendre jaloux avec un comte italien. Alors que nous étions en vacances à Saint-Tropez, elle employa sa ruse féminine pour se faire emmener sur le yacht de cet homme, en se débrouillant pour que je l'apprenne. Sa virée et son stratagème furent organisés de telle façon que notre chauffeur fut obligé de tout me raconter. Elle voulait me rendre fou de rage, pour que je l'épouse enfin, et puis elle tenait absolument à avoir des enfants avec moi. Nous étions tombés amoureux en 1970, juste avant le tournage du *Jardin des Finzi-Contini* de Vittorio de Sica. Cette tragédie, dans laquelle ont joué Lino Capolicchio, Dominique Sanda et Fabio Testi et qui racontait l'histoire d'une famille juive au début du régime nazi, a remporté l'Oscar du meilleur film étranger en 1971.

Marisa estimait que nos fiançailles duraient depuis trop longtemps déjà. Pourquoi les femmes doivent-elles toujours être si romantiques et pressées ? *Và bene, basta*, me suis-je dit. Personne ne peut me faire du chantage en attisant ma jalousie. Et la phrase romaine *Chi va piano va lontano* — celui qui marche lentement ira loin —, me vint à l'esprit. Je n'étais pas pressé.

Marisa n'allait pas rentrer avant quelques heures. Très calmement, avec un verre de champagne, et encore un, et puis un autre, j'étais toutes ses robes de couturier sur le sol de son dressing et pris un énorme plaisir à les découper les unes après les autres en bandes bizarroïdes avec mes ciseaux. À son retour, elle faillit tomber dans les pommes. Des insultes et des vases volèrent. La réconciliation fut tout aussi passionnelle.





• Avec Marisa Berenson lors du tournage  
du *Jardin des Finzi-Contini* en 1970 •

*Richard Burton eut l'air emmerdé,  
Billy Wilder fuyait devant Coca-Cola*

---

Je me suis vengé de Richard Burton avec douceur, au sens propre. Lorsque je suis tombé amoureux de Liza, la fille de Liz Taylor, pendant le tournage des *Noces de Cendre* à Cortina d'Ampezzo, le patriarche du clan Burton-Taylor gronda qu'une actrice et un alcoolique, c'était déjà assez pour une famille.

Il me débinaît auprès de Liza et soulait sa femme avec de longs commentaires sur mes multiples faiblesses. Je ne laissais rien transparaître et restais aimable comme toujours. Mais je n'oubliais rien de ses méchancetés qui me blessaient. Liz ne l'écoutait même pas. Ce qu'il disait ne l'intéressait pas de toute manière. Elle faisait toujours comme bon lui chantait. Aucun homme n'était jamais à sa hauteur. Et elle était toujours prête à faire les quatre cents coups.

Quand Richard, encore une fois bourré, apostropha Liz, j'étais en un éclair une boîte entière de truffes au chocolat sur un canapé où il était sur le point de s'asseoir. Il ne comprit pas pourquoi nous n'arrêtions pas de ricaner. Peu après, il se rendit à son rendez-vous professionnel le pantalon couvert de traces marron, et Liz et moi éclatâmes de rire. Mais dans son sang irlandais ne coulait pas uniquement du whisky, il avait également beaucoup d'humour. Plus tard, il rigola autant que nous de ma blague potache.

Je suis imprévisible ! On attend trop de moi de la même façon que j'attends trop des autres. Mes amis savent que tout n'est pas qu'amusement et bonne humeur chez l'acteur Helmut Berger. Comme chez tout le monde d'ailleurs. C'est comme si deux âmes habitaient en moi et coexistaient. Peut-être est-ce la conséquence de l'amour débordant de ma mère et de la rigueur paternelle,



• Les parents d'Helmut Berger :  
Hedwig et Franz Steinberger en 1994 •



- En 1993 avec Christoph Schrewe après le tournage de *Boomtown*, le premier film allemand de Berger •

persuasive comme un coup de poing. Le chaud et le froid ont soufflé sur toute ma vie. Ces dernières dizaines d'années, je n'ai pas pris que les bons côtés des Romains, qui ont pour habitude de tout discuter en détail, de se lever tranquillement et de manger lentement. J'ai aussi intériorisé les mauvais côtés : les sautes d'humeur régulières, le manque de fiabilité et de flegme. Je vis au gré de mes humeurs. Sauf au travail.

La part de gentillesse en moi est incontestable. De jeunes cinéastes comme Christoph Schrewe et Johannes Brunner me sont éternellement reconnaissants pour l'intérêt que j'ai porté à leurs projets. Malgré un cachet au ras des pâquerettes, je n'ai pas hésité à jouer dans le film *Boomtown* de Schrewe en 1992 avec Claudia Wilde, Leon Boden et Gerd Wameling. Il raconte l'histoire d'un requin de l'immobilier berlinois nouveau riche qui a amassé de l'argent et une villa au Grunewald suite à des affaires louches conclues en Allemagne de l'Est. Il y avait de la corruption, ainsi qu'une maîtresse dévouée corps et âme, jouée par Isolde Barth. Un coursier à bicyclette, qui avait observé mes manigances, me réduisait finalement au silence. Bref, dans le rôle de ce fumier, j'ai pu me défouler à merveille.

Chez Brunner, déjà très estimé et décoré de prix, mais fauché comme beaucoup des jeunes cinéastes, j'aurais dû jouer mon troisième roi Louis II et connaître la dernière séquence : celle de sa mort dans le lac de Starnberg dans une belle mise en scène abstraite. Cette scène aurait été de celles qui restent associées à un acteur.

Dans la peau de Louis II, j'aurais dû traverser la galerie des Glaces du château Herrenchiemsee, éclairée par 2 000 bougies. Le dernier trajet de Louis qui menait directement au lac. Pendant la traversée, comme un passage de la vie à la mort, on aurait pu voir

une nouvelle fois l'ambiguïté de sa nature, le tragique de sa vie. Ce « roi sans pouvoir », cet être ô combien exalté et introverti ! Le paroxysme de cette scène aurait été atteint lorsque Louis se serait mis à regarder avec calme la pièce sombre au bout de la galerie des Glaces – l'instant d'après, on aurait entendu tous les miroirs éclater d'un coup.

Le roi « des contes de fées » bavarois symbolise pour ainsi dire mon propre destin. Pour ce troisième « Louis » de ma carrière, j'aurais été plus mal payé que jamais.

Mais les arguments de Brunner par rapport aux obligations de l'art vis-à-vis du commerce m'avaient néanmoins convaincu. Johannes Brunner est le sculpteur du cinéma artistique et Raimund Ritz son compositeur. Hélas leur film ne vit pas le jour, faute d'argent. Ces jeunes cinéastes d'une grande créativité avaient déjà reçu de nombreuses distinctions pour des morceaux de musique, des sculptures sonores et des courts métrages, mais ils n'avaient pas gagné suffisamment d'argent.

De cette manière, ce qui menaçait de s'avérer un problème au moment du tournage m'a été épargné : il n'était en effet pas question que j'aie dans le lac de Starnberg pour ma noyade en plein mois de février, comme cela était prévu. Et je ne suis certainement pas le seul à considérer qu'il fait bien trop froid à cette époque de l'année...

Le froid de canard pendant ce mois de carnaval avait déjà valu à la scène du décès d'être reportée pendant le tournage de *Ludwig* de Visconti. Bien qu'un laquais m'ait attendu avec un peignoir préchauffé au bord du lac et malgré le grog chaud — à la fin ce fut toute une bouteille —, je tremblais de froid et de colère. Je priai Luchino d'envoyer une doublure dans les flots pour les répétitions. Il refusa. Chaque prise me voyait plus congelé et plus



• Helmut Berger dans *Ludwig*  
ou *le Crépuscule des dieux* (1972) de Visconti •

fâché et je demandai grâce avec une voix d'outre-tombe. Luchino se montra finalement compréhensif. Il repoussa le tournage de la noyade au mois de mai. Au bout de vingt-deux prises!

Il est nécessaire que des personnalités telles que Schrewe et Brunner aient une influence sur le monde du cinéma. Pour cela, je suis prêt à revoir mes prétentions financières. Et puis c'est stimulant, la concurrence. Bien trop de réalisateurs établis sont conformistes. Quand un génie tel que Billy Wilder se refuse aux marchés du cinéma qui sont dominés par des groupes industriels comme Coca-Cola, ça fait réfléchir. Je comprends fort bien qu'un Billy Wilder perde toute envie quand ce sont des groupes mondiaux qui sponsorisent et, de ce fait, décident du placement des produits, de ce que le film doit montrer et de ce que le réalisateur doit couper dans l'intérêt de l'image de marque.

J'aime bien les jeunes réalisateurs new-yorkais et suis tout prêt à les soutenir. Mais je serais incapable de vivre aux États-Unis. J'ai horreur de Hollywood, ce monde plastifié, tout ce système que j'ai côtoyé lors de mes nombreux voyages, et auquel j'ai été particulièrement confronté quand je travaillais pour *Dynastie*. Les Américains sont des puritains flanqués d'une morale ambiguë. Ils sourient même quand on leur apprend un décès.

Quelle horreur que ces tee-shirts avec l'inscription *Fuck you, Shit, Fuck* et *Fuck up yours!* Ils ont les meilleurs jeans, hamburgers et poulets frits, ils ont le sens des affaires, mais ils n'ont pas de culture. Rares sont ceux qui m'ont impressionné, comme Liz Taylor, Barbra Streisand, Faye Dunaway, Jack Nicholson ou Al Pacino avec lequel j'ai tourné *Le Parrain III*.

De toute façon, il faut reconnaître que les options sont limitées pour des acteurs allemands à Hollywood. La mafia du cinéma ne leur propose que les clichés de l'officier nazi ou de la nunuche



aux cheveux blonds. Quant au jeune cinéma italien, ce n'est pas beaucoup mieux. J'ai reçu moult scénarios, mais mon agent Paula Bonelli par exemple, savait que beaucoup d'eau coule dans le Tibre avant de parvenir à une signature. Jusqu'à ce que l'on ait trouvé le bon réalisateur, puis la distribution et l'argent, on échange des formules de politesse pendant des jours et des jours.

Quand je suis en mode « gentil », je distribue ma cordialité avec exubérance. Aux dames des vestiaires, mes plus beaux pulls en cachemire. Aux vieilles dames, mes bijoux, parce que leur amabilité me fait penser à ma mère. Je sais aussi faire profiter les rencontres dues au hasard, lors de mes voyages, de mes relations. Lorsque j'estime qu'elles le méritent, j'adresse des lettres de recommandation aux Agnelli, aux Necchi et aux Gancia. Pour moi, être bon veut dire donner de soi-même. Pour résumer, je suis un homme gentil, sympathique, fou et méchant s'il le faut. Et je suis un ami fidèle.

L'intrigue m'attire, tant qu'elle est intelligente, car la bêtise m'est insupportable. Dans ce cas, ma moquerie est inégalable. Je suis également sincère, ce qui provoque une sorte de rejet chez certains.

Mes mots peuvent être tranchants et difficiles à digérer. Mais à quoi bon parler à demi-mot, je ne suis pas fait pour une vie tiède. Je veux être compris et pour ça je transforme parfois mes mots en boulets de canon qui touchent au cœur, ce qui peut s'avérer odieux. Mais quand on a des choses à dire, à quoi bon être mièvre ? Mais comment se faire aimer quand on a des côtés aussi chaotiques que moi et qu'on ne se comprend parfois pas soi-même ? Il arrive souvent que dans ces cas-là on oublie mes performances d'acteur, maintes fois récompensées.

C'est que je ferais même preuve de génie quand il s'agit de me mettre en scène. C'est pourquoi le travail a toujours été ma

planche de salut. Bien des fois les tournages m'ont sauvé de mes propres abîmes, de ma vulnérabilité, de la dépression.

En d'autres termes, tourner des films est une véritable vocation. D'ailleurs, l'acteur, quand il joue, se cherche toujours un peu lui-même. Il m'est arrivé de me retrouver dans mes rôles. Toujours dans les histoires de Visconti. Mes frasques et les excès étourdissants dont je peux faire preuve dans la vie privée sont aussi le reflet de mon isolement et de mon manque d'orientation. Ce sont toujours des fuites en avant. Comme j'ai peur de ce que les gens pensent de moi, je me cache derrière un bouclier. Je joue des rôles décadents et pervers et les gens supposent que c'est ce que je suis : un être blasé et vulgaire.

J'ai pourtant toujours pris les meilleures résolutions. Seulement, parfois, je ne me comprends pas moi-même. Mes incartades me gênent vraiment. Elles font remonter de vieux sentiments de culpabilité, car je sais très bien à quels moments et dans quelles circonstances je pète les plombs, me montre impoli ou infect. Ainsi, des insultes aux forces de l'ordre, des bagarres au cours de nuits arrosées, des destructions systématiques de mobilier dans les bars, tous ces égarements qui font partie intégrante de ce que je suis, m'ont valu une réputation épouvantable. Cela dit, toutes ces boîtes de nuit peuvent aussi m'être reconnaissantes : elles s'offrent de nouveaux intérieurs, plus beaux qu'avant, à peu de frais. Néanmoins, après coup, je me demande pourquoi je n'ai pas réussi à agir autrement. Je téléphone alors à mes amis pour qu'ils m'aident à y voir plus clair. L'une de ces prestations m'a valu de passer quatre jours dans une prison de Rome. Une expérience terrible. Cet autre moi l'a encore une fois emporté. Le diable me garde dans ses griffes. Parfois il me possède entièrement et, sans vouloir m'excuser, je n'en suis pas fier du tout.